

© 2011, Mohamed Mrabet, Éric Valentin.

© 2011, Rouge Inside.

Rouge Inside – 2, rue Auguste Comte – 69002 Lyon

www.rouge-inside.com

Mohamed Mrabet

Mémoires fantastiques

Transcrit et adapté par Éric Valentin

Rouge Inside

1. De sang résistant

Hommes debout

À l'époque où le nord du Maroc était encore sous domination espagnole, la région montagneuse du Rif ne céda jamais rien de son identité berbère. Elle résista. Maintes fois envahi, maintes fois métissé, le Rif demeurait une terre insoumise et barbare. Ses hommes ne se couchaient pas devant l'envahisseur, les chefs n'y acceptaient aucun gage des puissances occupantes. Même versé contre les empires, même souillé par le gaz et la chimie des avions, le sang rifain continue aujourd'hui de couler, libre, et les hommes qui agitent leurs membres abreuvés de ce sang sont encore debout.

Je suis Mohamed Mrabet. Tangérois, je suis Rifain. Comme mon grand-père. Bien avant ma naissance, le père de mon père a combattu sur ce sol sauvage aux côtés d'Abdelkrim¹, lion du Rif, pour forcer les Espagnols à quitter nos terres. Victime de l'affrontement de deux empires au dieu unique, le Rif jouait encore sa singularité à armes inégales. Comme beaucoup d'hommes de nos montagnes, à peine sur pied, mon grand-père a voulu associer toute sa force au combat. Et c'est ainsi que, Rifain après Rifain, une énergie s'est toujours dressée, dépourvue de poudre et de plomb, avec le courage pour seul rempart.

1. Abdelkrim El Khattabi : 1882, Ajdir, Maroc / 1963, Le Caire, Égypte, était un résistant marocain, du Rif, zone berbère au nord-est du Maroc. Il est devenu le chef d'un mouvement de résistance contre la France et l'Espagne au Maroc, lors de la guerre du Rif, puis l'icône des mouvements indépendantistes luttant contre le colonialisme.

Un navire de guerre espagnol avait accosté tout près d'Al-Hoceima. Un bataillon avait établi un camp de fortune sur la plage et tentait maintenant de pénétrer dans l'épaisse forêt au pied des montagnes. Juste au-dessus, mesurant des sommets sa progression, les Rifains ne lâchaient pas des yeux les armes luisant au soleil des soldats, comme autant de miroirs étincelants à nos pupilles. Chaque homme silencieux et dressé contre l'envahisseur sentait le long de son corps le rappel de toutes les luttes menées pendant des siècles par nos aïeux. Chaque tension affermissait la marque résistante, chaque vibration de ces combats résonnait sur des générations. J'en ai reçu l'irrévérencieux héritage avant même ma naissance. Nous étions tous aux côtés d'Abdelkrim, mon grand-père bien sûr, moi déjà, et mes fils, et les fils de mes fils, telle une armée ensemencée.

Nous sommes soixante. Tous jeunes. Les plus âgés, comme mon grand-père, atteignaient à peine trente ans. Nous avons laissé le petit groupe de soldats s'aventurer dans la forêt et, petit à petit, sans le moindre bruit, nous l'avons encerclé. Sans déclencher le moindre coup de feu, nous les avons abattus un à un, du dernier au premier ouvrant la marche, et un à un nous avons cueilli les fusils, les munitions et les couteaux. Nous avons chargé les corps et sommes venus, la nuit tombée, les déposer près du campement sur la plage, puis nous sommes retournés sur la cime des montagnes pour observer. À l'aube, le chef de camp a repéré les corps. Il a soufflé dans un instrument étrange, lequel a renvoyé un son grave sur la mer jusqu'au bateau des Espagnols. Deux nouveaux canots ont débarqué. Parmi les hommes, il y avait un capitaine. Ils ont enveloppé les corps dans des drapeaux et

les ont enterrés en jouant de la musique. Ensuite, ils ont tous regagné le navire. La journée entière passa, rien ne venait dans notre direction. La seconde nuit, mon grand-père choisit vingt hommes parmi nous, les plus endurants, ceux qui avaient l'habitude de pêcher avec lui en eaux profondes. Avec ces vingt, il est entré dans la mer ; ils ont nagé jusqu'au bateau, grimpé le long des cordages et se sont hissés sur le pont. À peine dix gardes se trouvaient là. Ils les ont surpris et égorgés sans un murmure. On n'a jamais su combien d'hommes se trouvaient dans le bateau. Mon grand-père éventra trois grosses barriques de pétrole stockées sur le pont, avant d'y jeter une lampe. Les vingt et un Rifains ont sauté à la mer. Comme une torche, le bateau s'est immédiatement embrasé, des cris ont déchiré l'air, et de la terre nous avons vu des corps en feu se jeter à l'eau. En quelques brasses, mon grand-père et son équipe avaient regagné la plage. Si aucun Espagnol n'est arrivé vivant sur le rivage, la mer a vomi de nombreux corps le matin suivant.

Nous avons remporté de nombreuses batailles comme celle-ci, sans jamais être victorieux. Derrière chaque bataillon tombé, un autre se dressait face à nous. Des milliers d'Espagnols sont morts pour rien. Alors l'Espagne a demandé à la France :

— Prête-moi ta main.

La France, qui avait beaucoup à perdre d'une insurrection frontale contre l'occupant, répondit :

— Diable ! Pourquoi non ?

Et main dans la main ils sont venus, Franco et Pétain, avec leurs armées et leurs avions, bombarder les villages rifains. Meurtri devant le massacre, ayant vu couler le sang des siens, Abdelkrim se rendit, avec sa famille, demandant en

échange que soient épargnés le reste des villages et leurs habitants. Les traîtres de colons l'ont pris et n'ont rien respecté de leur parole, ils ont lâché les gaz moutarde de leurs grands avions sur nos terres, brûlant les peaux, infiltrant les poumons et contaminant les sols. Personne ne dira jamais combien des nôtres sont morts. Contre ce premier soulèvement indigène, ils ont répondu par le premier gazage massif de l'Histoire.

Abdelkrim, homme debout, ne s'est pas sacrifié pour rien. Je l'aime, non pas qu'il soit Rifain comme moi, je l'aime comme un juste.

Mon grand père admirait Abdelkrim. Toute sa vie, comme durant ses combats, il a fait preuve d'un grand courage. Son père avait quitté Béni Ouriaghil, notre village du Rif, pour s'installer à Tanger. Mon grand-père avait cinq ans et, depuis lors, il avait pris l'habitude de faire le trajet à pied plusieurs fois par an. Jusqu'à sa mort, il s'est rendu de Tanger à Béni Ouriaghil à pied, seul sur les routes des montagnes. Il portait des souliers qu'il avait tressés lui-même avec des feuilles de palmier. Pendant plus de vingt ans, les mêmes souliers solides. C'était son métier. Il avait vécu un peu de la pêche mais, très vite, il avait gagné sa vie en tressant des sacs qu'il vendait sur le marché du Grand Socco. Plus tard, on lui avait confié la surveillance du marché aux poissons, un peu plus bas, montée de la Plage. Dans le quartier, tout le monde le connaissait, et il avait gagné un respect unanime.

Lorsque le père de mon grand-père est venu à Tanger, presque tous les habitants d'alors étaient Rifains. Avant, il y avait déjà la médina, les postes étrangères, les ambassades, les banques et les Juifs, mais au-delà des fortifications, après le

port, aucune avenue d'Espagne, aucun boulevard des Forces royales... Là où ils ont construit l'hôtel Cécile, la mer frappait directement la terre. Et autour de la baie, des centaines de petites baraques hébergeaient les paysans rifains, regroupant leurs familles et leurs bétails. Sur *J'bel Kébir*², pas de palais, pas de clôtures ni de bourgeois. Des Rifains encore, et des sangliers, des lièvres, des loups, des chacals et des renards tout petits avec une grande queue comme teinte au henné. Au pied des montagnes, Tanger était une terre du Rif : aucune place de France, aucun consulat, un petit cimetière au milieu d'une forêt, jusqu'à Emsallah. Là-bas, le père de mon grand-père avait acquis un terrain qu'il travaillait pour nourrir les siens et sur lequel il a bâti sa première maison de bois. Plus tard, quand d'autres ont acheté autour de lui des portions de terre, les maisons en dur sont apparues, puis les rues, et petit à petit la campagne d'Emsallah est devenue village puis quartier de Tanger.

Le père de mon grand-père ne parlait que berbère. Dans nos villages du Rif, après les multiples invasions, les langues arabes et européennes s'étaient neutralisées, quelques mots s'étaient imposés (ceux du commerce et de la guerre), mais chacun d'entre nous parlaient encore la langue mère, celle de notre terre. Ils nous ont combattus aussi pour cette langue, plus ancienne. Ils nous ont raillés, ils ont cherché à faire de nous des barbares. Ouvrant les bras à la violence, nous nous sommes enrichis de tous ces passages, mais nous avons déjà comme sédiments entre les pierres de nos montagnes des résidus de phénicien, d'hébreu, de grec ancien et de latin.

2. *J'bel Kébir*: La Vieille Montagne, quartier huppé dans la périphérie de Tanger.

Mon grand-père m'a tout enseigné.

À quatre ans, il m'a appris la nage ; à six ou sept, j'ai commencé la pêche à la grenade. Cela permettait d'attraper beaucoup de poissons. Très tôt le matin, mon grand-père fabriquait ses dynamites puis, vers six heures, nous descendions jusqu'aux Vergers du Rifain. Nous grimpons au sommet d'un roc bien avancé dans la mer, d'où il enflammait les petites mèches de ses engins avant de les jeter précipitamment à l'eau. Après les explosions, il plongeait le premier pour sortir les grosses pièces qui restaient au fond, tandis que je récupérais les plus légères à la surface. Petit à petit, il m'a permis de descendre avec lui. Il m'a ainsi ouvert les portes des mondes sous-marins, des cavernes, des coraux, des algues, des formes et des couleurs. À marée basse, nous entrions par la mer dans les rochers du Cap Spartel³. Là-bas, sur les parois des grottes timidement éclairées par quelques traits rescapés de la lumière, nos yeux s'émerveillaient devant des tableaux inhumains aux contours martelés par la mer, aux couleurs originelles nacrées. La chaleur du ventre de la grotte pouvait nous garder des heures à admirer ce spectacle se jouant pour nous seuls.

Une fois à terre, mon grand-père m'apprenait à devenir un homme. Son corps était criblé de cicatrices. Sous sa peau, il s'amusait à me faire sentir les balles que ses bras ou ses cuisses avaient avalées sans jamais les recracher. De petites boules de plomb qui faisaient partie de lui-même. Sa femme, ma grand-mère, avait elle aussi été une grande guerrière du Rif. Un mètre quatre-vingt-huit, un mètre quatre-vingt-neuf... Comme une

3. Cap Spartel : à l'extrême nord-ouest de l'Afrique, là où se mélangent les eaux de la Méditerranée et de l'océan Atlantique.

Apache ! Avec sa sœur, elles avaient tué beaucoup de soldats sur le chemin de Tanger au village : quand elles apercevaient au loin des combattants étrangers isolés de leur bataillon, elles se faufilaient derrière eux et les prenaient à la gorge avec une corde. Ils ne pouvaient plus rien faire... Elles les dépouillaient ensuite de leurs armes, de leurs oripeaux, et rentraient triomphantes, les bras chargés de cadeaux pour leurs hommes sur le pied de guerre.

C'était sa deuxième femme, la mère de mon père et de tous ses frères et sœurs. Sa première épouse n'a pas eu le temps d'avoir des enfants. Mon grand-père l'a tuée avant.

Dans les jours qui ont suivi son premier mariage, mon grand-père est sorti chasser sur les hauteurs du village. Alors qu'il filait un cerf, il a aperçu son épouse sur le pas de la porte de leur maison avec un homme qui l'avait rejoint et parlait avec elle. Une femme, à cette époque et sur ces terres, ne devait jamais être en présence d'un homme qui ne soit son père, son frère ou son mari. Il n'a pas cherché à en savoir davantage, il a épaulé son fusil, visé, et l'a abattue d'une balle entre les deux yeux à plus de deux cents mètres de distance. Même après deux semaines de mariage, il restait un tireur fantastique. Chaque fois qu'il racontait l'une de ses aventures, le silence tombait rapidement. L'air autour de lui devenait flou et malléable. Ses mots s'y inscrivaient, prenaient corps dans nos imaginaires et opéraient le doux réveil des temps plus anciens.

Mais mon grand-père se mit à parler tout seul vers la fin de sa vie. Il se réservait ses *stories*⁴. Il se les racontait, se répondant lui-même, comme le jeu de deux personnages.

4. *Stories* : pluriel de *story*. Mrabet a toujours employé ce mot pour celui d'histoire, de conte ou de nouvelle.

Merveilleux. Pourtant, si quelqu'un s'approchait de lui, il le reconnaissait instantanément et lui parlait tout à fait normalement. Mais une fois seul, il replongeait dans son étrange dialogue. Et parfois, il se fâchait avec cet autre personnage. Il empoignait son couteau et lui courait après. Durant la nuit, il ouvrait souvent la porte pour sortir se battre contre lui même. Plusieurs fois, dans les ruelles d'Emsallah, je l'ai vu suivre quelqu'un, mais il n'y avait personne. Un soir, ma femme était à la cuisine au dernier étage quand celui avec qui parlait mon grand-père est monté soudainement. Mon grand-père l'a suivi avec son arme. En les voyant, ma femme a crié. Il a dit :

— Non, non. Je ne te toucherai pas. Mais par ma foi, je te jure que l'autre... je vais le tuer !

Mon grand-père est sorti sur la terrasse. L'autre, pris au piège, a sauté et, grâce à Dieu, mon grand-père ne l'a pas suivi, mais il a dévalé quatre à quatre les escaliers et est sorti en furie dans la rue en hurlant en berbère : « Laissez-nous en paix ! » Toujours la rage. Une santé magnifique. Jamais il n'a vu un docteur de toute sa vie. Sauf le jour de sa mort. Il s'est senti soudain très fatigué. Comme je n'avais jamais vu mon grand-père comme ça, je l'ai porté à la clinique, mais le docteur a dit qu'il n'avait absolument rien. Quand il a voulu lui donner du sirop, mon grand-père a répondu :

— Non, ignorant. Je ne veux pas de ta médecine.

— Pourquoi, *j'di*⁵ ?

— Je le sais maintenant. Personne ne peut rien. Je vais mourir *w salam*⁶.

5. *J'di* : grand-père, de façon affectueuse.

6. *W salam* : et la paix, littéralement.

Il avait cent dix ans. Sa femme est morte quelques temps plus tard à plus de cent quinze... Tous les deux buvaient chaque matin du thé chaud et trempaient du pain noir dans de l'huile d'olive, *w salam*.

Je suis né dans la maison familiale d'Emsallah. Je me souviens que, durant mes premières années, nous étions des dizaines à vivre sous ce toit. Il y avait mon grand-père, bien sûr, sa femme, leurs enfants les plus jeunes et mon père, Shahib, qui était resté après son mariage et avait agrandi la maison. Avec Rhimo, sa première femme, ma mère, il avait eu douze enfants. Je suis né le quatrième, en 1936. Les parents de ma mère vivaient aussi avec nous. Dans l'hôtel où il travaillait, mon père a rencontré sa deuxième femme, avec laquelle il a eu à nouveau douze enfants. Seuls mon grand-père et mon père travaillaient pour nourrir tout ce monde, simplement d'un peu de pain et de thé. Parfois, un mois entier de *beissara*⁷. Mais très souvent du poisson. Et le soir, après le vacarme et les cris des enfants, le temps se figeait dans la grande pièce du bas et tous contaient des *stories*. Souvent mon grand-père, parfois mes grands-mères, parfois mon père. Notre vie était simple et joyeuse.

Mon père avait quinze ans quand il a épousé ma mère. À l'époque, il partait en cachette recevoir l'enseignement des professeurs français et espagnols qui travaillaient à la mission. Lorsque mon grand-père a découvert cette infidélité, il l'a frappé et a demandé :

7. *Beissara* : soupe de pois, spécialité du nord du Maroc, populaire et bon marché.

— Pourquoi es-tu allé à l'école des étrangers ? Honte sur toi, c'est *haram*⁸.

Mon père n'a rien répondu. Il n'a rien écouté non plus et a continué à fréquenter les missions françaises et espagnoles, apprenant leurs langues et leurs calculs. Un camarade de classe lui a présenté un couple de Suisses qui tenait un hôtel-restaurant dans des maisonnettes de briques rouges, rue de la Liberté. Ils l'ont pris à leur service. Il a commencé par les accompagner au marché, traduisant et veillant à l'équilibre des prix. Puis il a assisté le chef cuisinier. Quand les Suisses ont construit l'hôtel *El Minzab*, il est devenu chef pâtissier.

Un peu plus tard, les gérants ont revendu cet hôtel devenu prestigieux et ont proposé à mon père de les accompagner avec sa famille en Europe. Nous étions très nombreux, je pense que j'étais déjà né.

— Mais c'est impossible, a-t-il répondu. Ce sont tous des Tangérois !

Jusqu'à l'âge de dix ans environ, j'allais régulièrement à l'école coranique. À travers le Livre sacré, je commençais à découvrir la calligraphie arabe. Et puis un jour, je ne sais pas ce qu'il s'est passé, mon père m'a dit :

— Je vais t'inscrire dans une classe européenne.

— Mais... m... mais...

— Il faut que tu apprennes à t'exprimer correctement.

Je bégayais à l'époque, et cela durait depuis mes premiers mots. Je n'ai jamais compris pourquoi. Parler m'était difficile. Particulièrement lorsque je devenais nerveux. Les syllabes et les sons s'entrechoquaient contre mon palais, je buttais sur

8. *Haram* : impur, illégitime.

chaque début de mot et m'énervais encore davantage. Il m'est arrivé de frapper mon interlocuteur, de rage de ne pouvoir m'exprimer. À ce moment-là, je ne voyais plus rien, j'attaquais. J'en souffrais énormément.

Le lendemain, il me traîna jusqu'à l'école publique marocaine de *Boukhabkhab*. Presque tous les professeurs qui y enseignaient étaient de nationalité française. J'y suis resté à peine quelques semaines. Je n'ai pas de souvenirs particuliers des cours d'arabe. En revanche, mon maître de français, monsieur Pitago, m'a marqué, et plus particulièrement avec son bâton. Un matin, il avait tracé sur le grand tableau noir des lignes et des courbes qui formaient des mots en français. Il nous a demandé de les mémoriser pendant quelques minutes puis de sortir nos cahiers. Il a effacé les mots du tableau. Il fallait les retranscrire sur la page blanche. Moi, j'ai fermé mon cahier et j'ai dormi. Monsieur Pitago est passé dans les rangs. Il m'a remarqué et a voulu me tirer les oreilles. Comme je me suis dégagé de la chaise pour lui échapper, il a ordonné d'une voix cassante :

— Mrabet, ne vous levez pas sans permission !

Je l'ai défié du regard, droit sur mes jambes. Alors il m'a administré un coup de bâton sur la tête d'une telle violence qu'il m'a flanqué par terre. J'ai repris mes esprits et je lui ai sauté à la gorge, il a trébuché à son tour et est tombé sur le sol à quatre pattes. Alors j'ai saisi ma chaise et la lui ai fracassée sur les épaules. Puis j'ai pris monsieur Pitago et j'ai balayé le sol de la classe avec. Les autres enfants étaient terrorisés et criaient. Quelques-uns osaient tout de même applaudir. Tout ce carnage finit par attirer le reste des enseignants. Lorsqu'ils sont entrés dans la classe, j'ai sauté par la fenêtre du troisième

étage et j'ai eu la chance de retomber sur du sable. J'ai tourné mon visage vers l'école : aux fenêtres, tout le monde me regardait, hébété. J'avais accompli un saut fantastique. Je me suis relevé et j'ai repris ma course.

Je ne suis pas tout de suite rentré chez moi. Le soir, mon père était déjà au courant, et il m'attendait devant la porte de la maison.

— Qu'as-tu fait ? Tu as attaqué ton professeur !

— Oui. Moi, je ne me couche pas devant le maître.

Il m'a frappé encore plus fort que monsieur Pitago, sans bâton. Il n'était pas aussi robuste que mon grand-père, mais ce soir-là, il avait en lui une ardeur folle, déçue. Je l'avais trahi tout comme il avait trahi son père. J'ai alors quitté la maison comme je venais de quitter l'école.